

## Clinique du désir, l'analyste à l'oeuvre

Didier Ledent

L'objet de ce travail n'est pas de proposer des réflexions théoriques concernant le désir de l'analyste mais bien d'en proposer une illustration clinique. Peut-être pourrait-on dire très simplement – trop simplement – que celui-ci est à l'oeuvre dès l'instant où l'analyste consent à se laisser déloger par les exigences de la clinique.

Dès lors, la vignette clinique que je vous propose sera abordée uniquement sous cet angle. Il s'agit d'un travail qui dure depuis 4 ans, à raison de deux fois par semaine, en face-à-face.

Axelle a 22 ans et entame, après avoir beaucoup hésité, des études supérieures. Elle a décidé de rencontrer un psychologue car elle éprouve dans sa vie de grandes difficultés à exister, la «douleur d'exister» telle que l'évoque Lacan et dont il affirme la portée structurelle<sup>1</sup>. Néanmoins, cette question de l'être-pour-la-mort surgit le plus souvent au cours de la cure, dans l'avancement de celle-ci. A l'inverse, Axelle l'amène d'emblée comme si la question de la fin de l'analyse apparaissait à son début, comme si le travail commençait d'emblée par buter sur la castration.

---

1. On se référera utilement au livre d'Olivier Grignon « *Le corps des larmes* », Calmann-Lévy, 2002, qui traite largement de cette question en l'articulant à la Passe et au désir de l'analyste.

### La question de la parole

En séance, son discours est constamment interrompu, elle commence ses phrases et ne les finit pas. Elle a peur d'être jugée par moi, elle pense d'abord à ce qu'elle va dire, si c'est acceptable, au regard de son surmoi, elle l'énonce. Le doute est présent dans le discours lui-même. Souvent, face aux questions extrêmement banales que je lui pose, elle reste interdite, ne sait pas ce qu'il faut répondre, cela semble l'atteindre narcissiquement. C'est le cas lorsque je reprends simplement ce qu'elle m'avait dit un instant auparavant, mais aussi lorsqu'il s'agit des affects. Elle ne sait pas trop ce qu'elle pense ni ce qu'elle ressent. Elle commence une phrase puis me dit subitement qu'elle ne sait plus ce qu'elle voulait dire.

L'association libre s'avère impossible car, me dit-elle, comment tout dire, comment trouver le bon mot ? Pour elle, dire prend la forme d'un devoir, elle doit dire, elle *doit* savoir, il y a une réponse normale que tout le monde connaît sauf elle et cette réponse est attendue par moi, faute de la trouver et supposant qu'elle va me décevoir, elle se tait et pleure.

Il y a là différentes dimensions qui empêchent le déploiement de sa parole : la question du «Che vuoi» et du rapport au grand Autre, une certaine érotisation de la pensée et l'apparition d'un vide, subitement elle ne sait plus rien, sans qu'il soit évident de discerner s'il s'agit du refoulement ou un refus de se confronter au désir comme sujet d'une énonciation.

Dans ce contexte, l'équivoque, le jeu sur les signifiants, l'angoissent. L'interprétation est considérée par elle comme un énoncé identifiant qui souligne sa «folie» ou en tout cas son extrême différence par rapport aux autres.

Mon discours, comme mon silence, est interprété dans le registre de l'énigme du désir de l'Autre, suscitant l'angoisse face au manque de l'objet, face à l'impossible consistance du grand Autre.

Dès lors, il ne s'agissait pas de la rassurer sur le fait que je n'allais pas la juger car c'était impossible mais de la rassurer sur le statut de la parole elle-même. Cela fit l'objet de nombreuses séances avant que, sans vraiment y réfléchir, je lui demande à brûle-pourpoint de me parler d'un objet se trouvant dans la pièce, à quoi lui faisait-il penser, sa forme, son allure, sa couleur, ensuite, et c'est là le point important, je me suis livré au même exercice.

Dans un second temps, je lui ai demandé d'apporter un objet quelconque, qu'elle aimait. Après quelques semaines, elle apporta une peinture abstraite réalisée par elle quelques années auparavant lors d'un atelier et nous refîmes le même exercice d'associer tous les deux autour de cet objet.

Ces deux « événements », que je qualifie comme tel vu leur surgissement inattendu dans la cure, lui permettaient d'expérimenter une parole vivante et non plus mortifère comme ce fut le cas dans son histoire. Dans ce sens, la parole

nomme, décrit, transmet, rend le dialogue et la rencontre possibles comme le mensonge et le malentendu. Il s'agissait d'introduire un écart entre le dit auquel Axelle était rivée avec son lot de préoccupations sur l'erreur, le ridicule et la honte, et le dire qui est l'acte où se révèle le sujet. Comme nous l'indique Lacan<sup>2</sup>, la parole ne trouve pas son appui du lieu du message, de la communication, mais bien du lieu de l'Autre, c'est de ce lieu que le sujet reçoit la certification de son message quoique sous une forme inversée.

Par ailleurs d'autres interventions dans la réalité furent également nécessaires notamment autour de l'histoire d'Axelle. Effectivement, elle avait subi dans son enfance un important traumatisme et les circonstances dans lesquelles cela s'était déroulé semblaient se répéter dans certains événements de sa vie actuelle. Comme si, dans des situations très diverses, elle remettait en scène ce qui s'était passé à cette époque. Il s'agissait d'entendre cela dans le registre de la compulsion de répétition<sup>3</sup>, c'est-à-dire comme une tentative de symboliser cet élément traumatique de son histoire. Nous avons travaillé longuement cette question, mais de nombreux points d'ombres subsistaient autour des circonstances réelles de cet événement. Dès lors, je lui ai demandé de mener une enquête auprès des acteurs de l'époque. Il faut mesurer ici la difficulté que cela représente pour elle, même s'il s'agissait simplement d'oser demander, de s'exprimer clairement, de manière à être compris par ses interlocuteurs.

À partir de ces éléments, il s'agissait de venir combler les lacunes, les blancs, les vides comme de rectifier les erreurs dans le récit de l'histoire infantile d'Axelle. De construire, dans le sens de Freud<sup>4</sup>, c'est-à-dire de présenter à Axelle un récit sur la période oubliée et dirais-je archaïque de son histoire pulsionnelle, période inaccessible pour elle. Tel est le travail de l'analyste, dit Freud, « qu'il devine ou, plus exactement, qu'il construise ce qui a été oublié »<sup>5</sup>.

Par ailleurs, par ces interventions dans la réalité, il s'agissait de faire entendre

- 
2. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
  3. Il s'agit ici de la répétition inconsciente des circonstances, du scénario, d'un traumatisme ancien. Dans ce sens, la compulsion agit ici non pas pour satisfaire la pulsion de mort mais bien pour faire entendre aujourd'hui ce qui n'a pu être entendu hier. Dès lors, cela peut devenir un moyen de produire de la « marque », à défaut d'une assise signifiante suffisante, orientée par le Nom-du-Père.
  4. S. Freud « Constructions dans l'analyse » (1937), in « *Résultats, idées, problèmes*, Tome 2 », Paris, PUF.
  5. Ibidem, p.237.

à Axelle que la parole est possible, que chaque « dit » peut être repris ensuite, que l'on peut y apporter des éclairages nouveaux, en modifier le cours, de lui faire entendre que la parole est vivante et que sans cela on ne peut rencontrer quelqu'un.

C'est un peu comme si les lois de la parole ne lui avaient pas été transmises et qu'il s'agissait d'y remédier. Peut-être pourrait-on parler d'un travail de « corporéisation » de la parole, afin que celle-ci ne soit plus simple pensée, mais qu'elle trouve à s'incarner dans un corps désirant soumis aux lois du langage.

Dès lors, j'optais pour une présence plus active, intervenant fréquemment dans la réalité (notamment dans le domaine scolaire ou plus généralement des relations humaines), utilisant très fréquemment l'humour, et donnant parfois mon avis. Il m'est également arrivé, lors de grands moments de désespoir, de souligner son évolution, en prenant appui sur l'évolution de sa manière de me parler, comme signe de la présence du vivant en elle. Je faisais l'hypothèse du sujet en elle, mais il me semblait important de le lui dire d'une manière ou d'une autre pour lui signifier que moi aussi je n'échappais pas à cette convocation par la parole.

Dans le même sens, je lui offrais la possibilité de me téléphoner lors de moments particulièrement difficiles, tentant de réaliser par là une brèche face son impossibilité de consentir à la castration de l'Autre maternel, en déplaçant la question de la dépendance à l'autre dans le champ du transfert.

Dans la suite et encore actuellement, elle me téléphone régulièrement, souvent pour des choses en apparence futiles parfois dans des moments de crises majeurs. Il est arrivé à plusieurs reprises qu'elle s'adresse à moi par téléphone pour me demander mon avis alors qu'elle avait préalablement demandé conseil à sa mère, s'étonnant alors de divergences radicales entre elle et moi.

### **La question de l'acte**

Le travail avec Axelle est émaillé d'actes qui portent relativement atteinte au cadre lui-même. Effectivement, elle arrivait systématiquement en retard et ratait fréquemment ses séances, sans prévenir et sans explications, séances qu'elle paie à chaque fois. Elle me dira qu'il lui est possible de venir si elle sait qu'elle peut ne pas venir, signifiant par là sa crainte d'être sous l'emprise du désir de l'Autre.

Il lui est arrivé également de s'absenter pendant plusieurs semaines sans donner signe de vie, m'obligeant à intervenir, à lui écrire. Elle me dira que sans cette intervention, elle ne serait plus revenue tant elle avait honte de s'être absentée ainsi. Je lui fis payer toutes les séances manquées, c'est-à-dire mêmes celles dont le rendez-vous n'avait pas été convenu, en lui précisant que je le faisais parce qu'elle n'avait rien dit par exemple autour des difficultés qu'elle avait à venir dans un moment où elle était fort occupée par ses études. Cette position

quelque peu radicale me permettait à nouveau de souligner l'importance de la parole et de l'échange. Elle eut un effet spectaculaire, depuis elle arrive à l'heure, ne s'absente quasiment jamais et me prévient quand c'est nécessaire.

Mais le travail, chose plus étrange, fut aussi émaillé par mes propres actes. Est-il utile de préciser ici que ce n'est pas dans mes habitudes de travail mais que cela s'imposa à moi de la surprendre par des actes. À titre d'exemple, je constatai, un jour, qu'il n'y avait plus de mouchoirs en papier dans mon bureau. Je vais la chercher dans la salle d'attente muni d'une boîte de kleenex neuve que je lui tends brutalement. Après un moment d'étonnement, elle éclate de rire. Il ne s'agissait pas d'un acte programmé, mais plutôt d'une surprise réciproque, tout cela s'étant décidé pour moi en quelques secondes.

De la même manière, je la salue tantôt chaleureusement avec une poignée de main tantôt en lui disant simplement bonjour. Cette alternance la déconcerte car, dans son fantasme, la vie devrait être régie par des règles claires, explicites et immuables.

Ces actes que j'ai posés ne venaient-ils pas en échos avec le fantasme d'Axelle, fantasme de contrôle et de toute-puissance. Le « lacher-prise » qui était alors le mien n'avait-il pas pour fonction de lui indiquer une voie ?

### **Conclusions**

Alors qu'en est-il de l'évolution de ce travail ?

Progressivement son rapport au langage a changé et elle peut s'exprimer plus facilement, en associant plus librement. Il lui est maintenant possible d'exprimer ses sentiments à mon égard dans le sens de l'opposition comme dans celui du transfert positif.

Dans une certaine mesure, le masochisme, dans le sens du retournement de la pulsion sur la personne propre, semble moins à l'avant-plan et l'agressivité davantage adressée.

Progressivement, Axelle a pris distance par rapport à ses parents, dans des circonstances parfois assez rocambolesques. Elle a tenté à plusieurs reprises de trouver un logement sans jamais vraiment y parvenir, partageant son temps entre ce lieu et la maison familiale. Elle me dira combien il lui est difficile d'investir un autre lieu, une phrase à entendre me semble-t-il comme une véritable métaphore de sa difficulté à consentir à la barre sur le grand Autre, à consentir au manque dans l'Autre et, comme nous l'avons vu, à venir habiter le lieu de l'Autre.

Néanmoins, sa situation évolue et elle s'autorise de plus en plus à poser des actes qui engagent sa vie.

Ce travail m'a rappelé le commentaire du germaniste Georges-Arthur Gold-

schmidt qui précisait, lors d'un récent colloque d'Insistance sur l'*Hilflosigkeit*<sup>6</sup>, que le mot « Hilflos » pouvait évoquer « l'orphelin sans recours », celui qui est démuné face aux excitations endogènes et en attente d'une « personne secourable ».

Axelle m'apparaît bien dans la position d'une orpheline constamment en recherche et en attente de sa mère comme personne secourable. Ce n'est peut-être pas étonnant de constater qu'elle utilise le même signifiant, pour qualifier ce qui relève du maternel, du contact avec sa mère et le registre symptomatique où elle se sent coincée, dans l'impossibilité de penser et d'agir. Il s'agissait de construire avec Axelle la possibilité d'un lien mais d'un lien qui ne devienne pas agrippement défensif. Dès lors, il me semblait nécessaire de soutenir la *Bejahung*<sup>7</sup>, en intervenant activement et en considérant le transfert comme un espace où à partir des sensations, des impressions corporelles et des associations de l'analyste et de l'analysant, des signifiants peuvent être introduits afin de contribuer au nouage du réel et de l'imaginaire avec une trame symbolique constituée par le transfert et dans le transfert et qui permettra alors à Axelle d'advenir comme sujet barré.

Il est manifeste, dès lors, que la position que j'occupe dans le transfert ne va pas dans le sens de Lacan quand il dit que l'analyste doit faire le mort, présentifier la mort.

Certes, le silence est également présent dans le travail avec Axelle même si je ne l'ai pas développé ici. Mais ma position active, dans la parole, s'est imposée face au rapport particulier d'Axelle à la parole et à ce qui m'apparaissait comme une défaillance du narcissisme primaire, comme un défaut de l'Autre à la reconnaître comme sujet devenant, ce qui lui aurait permis de s'inscrire ailleurs que dans le seul axe imaginaire. D'une certaine manière, on pourrait dire qu'elle s'est identifiée à outrance au regard de sa mère comme dans une attente infinie de cette parole émanant de l'Autre du miroir.

En outre, sans que l'on puisse, me semble-t-il, parler de psychose, on peut évoquer un défaut, au niveau du désir de la mère, dans la transmission du Nom-du-père<sup>8</sup>. Bien sûr, la question de la structure se pose ici, peut-être faut-il envisager qu'il s'agisse d'une phobie, certes avec des relents mélancoliques, mais une phobie qui porte sur la parole elle-même ou sur la vie, le retournement sur le sujet d'un désir de mort adressé à l'Autre, à défaut d'une possibilité d'établir une

---

6. Traduit dans les anciennes traductions par « détresse primordiale » et dans les traductions plus récentes par « désaide ».

7. La *Bejahung* est l'affirmation primordiale, l'incorporation signifiante à l'origine du sujet. Cela renvoie au texte de Freud sur la négation et à la question du jugement d'existence et du jugement d'attribution.

8. Pour des raisons de confidentialité, il ne m'est pas possible d'en dire plus ici.

séparation.

Comme le dit Diamantis, « l'étape phobique dénote un état où l'on est menacé de ne plus pouvoir disposer psychiquement de la négation : on ne peut argumenter contre ce que l'on craint, la pensée est envahie par la terreur, rien ne peut être exclu, tout peut arriver. »<sup>9</sup> La conséquence en est vertigineuse puisque faute d'une inscription de la négation, le langage lui-même perd tout pouvoir.

Faute de pouvoir se différencier de cette place d'être le tout phallique de la mère, Axelle n'a pu s'approprier les signifiants de l'Autre pour les subjectiver.

N'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre les propos de Bergès qui, relisant le stade du miroir, insiste sur le fait que c'est la mère qui doit chuter comme double de l'enfant<sup>10</sup> ; « Tu n'as plus besoin de moi pour te voir », avec l'importance rappelée ici de la négation dans la constitution du sujet. Encore faut-il que le narcissisme de la mère puisse supporter une telle chute.

Alors, serait-ce pour favoriser cette chute que ma position dans le transfert fut davantage, mais pas seulement, du côté maternel ?

Sans doute est-il également question de chute ou de dessaisissement lors de ces interventions sur la parole et par la parole ou lors de ces actes posés, véritables moments de surprise. Au-delà de la question qui pourrait se poser à cet endroit d'une certaine « soumission » à une doxa psychanalytique qui trouverait son appui sur le discours du Maître, il s'agit davantage, pour l'analyste, de consentir et à traverser une certaine angoisse.

En outre, s'il est requis de l'analyste d'être désirant, et tel est bien le fil du travail avec Axelle, encore faut-il qu'il ne soit pas jouissant, tel en est l'éventuel écueil. Ici se pose la question du fantasme de l'analyste et de la manière dont il a pu en faire l'épreuve lors de sa propre cure afin que le désir à l'œuvre soit bien « un désir averti »<sup>11</sup> mais surtout un désir qui ait pour cause qu'il y ait de l'analyse.

---

9. I. Diamantis, « *Les phobies ou l'impossible séparation* », Paris, Flammarion, coll. Champs, 2003, p.30

10. J. Bergès, G. Balbo, « *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivisme* », Ramonville Ste Agne, Erès, 1998, p 43-44.

11. « Ce que l'analyste a à donner, contrairement au partenaire de l'amour, c'est ce que la plus belle mariée du monde ne peut dépasser, à savoir ce qu'il a. Et ce qu'il a, ce n'est rien d'autre que son désir, comme l'analysé, à ceci près que c'est un désir averti. » In J. Lacan « *Séminaire Livre VII - L'éthique de la psychanalyse* », Paris, Seuil, 1986, p. 347

